

Sur la dynamique temporelle du conflit (et de la violence).

Entretien avec Randall Collins

Jérôme Ferret¹

Université Toulouse 1 Capitole

Cette discussion sociologique avec Randall Collins porte sur la question de la dynamique temporelle du conflit (et dans certaines interactions sociales, de la violence), une dimension trop peu explorée par la théorie sociologique et la recherche empirique. Nous évoquons d'abord les origines de la théorie générale du conflit social de Collins pour en tracer les contours et les évolutions. Nous centrons ensuite la discussion sur les derniers travaux de Collins, plus particulièrement consacrés à la dynamique interne du conflit et au rôle des tiers/neutres. Nous abordons enfin la question des possibles futurs de la théorie du conflit, en particulier dans les espaces sociaux numériques.

Mots clés : conflit social, violence, dynamique temporelle, tiers, neutres

This sociological discussion with Randall Collins focuses on the time dynamics of conflict (and in some social interactions, violence), a dimension under-explored by sociological theory and empirical research. First, we evoke the origins of Collins' general theory of social conflict. Then we focus the discussion on Collins' recent work specifically devoted to the internal dynamics of conflict and the role of third/neutral parties. Finally, we look at the possible futures of conflict theory, in particular in digital social spaces.

Keywords: social conflict, violence, time dynamics, neutral parties

INTRODUCTION

Randall Collins est l'un des sociologues les plus importants aujourd'hui dans le champ académique américain – et bien au-delà². On ne peut aisément résumer l'œuvre considérable (dix-sept ouvrages, cent cinquante articles et chapitres) de cet ancien président de l'*American Sociological Association* (ASA), professeur de sociologie à l'université de Pennsylvanie, si ce n'est en reprenant la remarque humoristique du sociologue des mobilisations David Snow lors de la présentation de Collins au congrès de l'ASA en 2011 : « *If some department is trying to cut back and need to hire one person, Randy can do the job.* »³ La production, le

1. Université Toulouse 1 Capitole, iDETCOM. Chercheur associé au CADIS, EHESS-CNRS, Paris. Adresse de courriel : jerome.ferret@ut-capitole.fr
2. Qu'il me soit permis de remercier Myriam Klinger et Sébastien Schehr, coordinateurs de ce dossier, de m'avoir permis de soumettre l'idée de cet entretien/discussion avec Randall Collins.
3. « Si un département de sociologie veut réduire son budget et embaucher une seule personne, Randy peut faire le travail. »

spectre des objets analysés et des enseignements donnés par Collins sont en effet impressionnants : conflit social (Collins, 1975, 2010a), stratification, théorie sociologique, sociologie des sciences (Collins, 1998), sociologie de la sexualité, sociologie comparée, etc. C'est pourtant un sociologue assez méconnu dans le champ de la sociologie et des sciences sociales françaises. On peut tout au plus compter quelques recensions de ses travaux dans la *Revue française de sociologie* (Tremoulinas, 2005), un long entretien dans la revue *Tracés* avec une belle introduction de son travail par Jérôme Truc (2010) ou une analyse de *Violence* (2008) par Corinne Delmas (2012), des références (Buton, 2011 ; Klinger et Schehr, 2014) et une controverse avec Michel Wieviorka sur la sociologie de la violence lors d'une table ronde organisée en ouverture du congrès de l'*International Sociological Association* en 2010. On peut souligner sans exagérer la faiblesse de la réception de son travail et regretter que sa théorie soit peu voire pas mobilisée, discutée et critiquée en sociologie française, notamment par des branches comme la sociologie des conflits, de la violence politique, des mobilisations ou tout simplement en théorie sociologique.

1. SUR LE CONFLIT SOCIAL

Pour résumer la singularité de l'approche de Randall Collins, partons de son livre *Conflict Sociology* (1975 : 56 sq, 2010a)⁴. En se fondant sur les théories de Max Weber tout en intégrant les principes de Karl Marx, Émile Durkheim et Erving Goffman, Collins entreprend d'échafauder une théorie explicite de la stratification et du conflit social dans nos sociétés modernes. Pour lui, même s'il existe de multiples combinaisons historiques et empiriques possibles, il convient de partir de l'intuition (très généraliste) suivante : les êtres humains sont des êtres certes sociables mais sujets aux conflits. Pourquoi y a-t-il conflit ? Les conflits naissent parce que la coercition parfois violente constitue toujours une ressource potentielle détenue par quelques-uns contre une majorité d'autres. En retour, selon Collins, cette majorité qui subit cette contrainte le vit comme une expérience désagréable en soi. C'est pour cela que tout usage de la contrainte par une minorité dans un champ donné suscite inévitablement des conflits qui pourront se transformer en antagonismes, ces derniers résultant précisément du refus des uns d'être dominés par d'autres.

Le sociologue américain ajoute que le pouvoir coercitif, et ce d'autant plus quand il est représenté et institué par un État, peut être orienté vers l'obtention d'un bien économique et la satisfaction émotionnelle de certains individus, tout en refusant l'accès à ces ressources à d'autres. Selon Collins, la seule éventualité de cette coercition constitue une source de conflits inépuisable et infinie dans toute société décuplée par l'existence simultanée de ce que Collins appelle les bases émotionnelles de solidarité (au sens de Durkheim).

4. Les pages de *Conflict Sociology* (1975) que nous analysons ici sont mises en ligne en anglais dans le cours du professeur Larry R. Ridener. <http://media.pfeiffer.edu/lridener/courses/COLLINR1.HTML>

Le même argument peut être transposé dans la phénoménologie sociale entreprise par Collins. Le point de départ est le suivant : chaque individu cherche à maximiser son *statut subjectif* en fonction de ses propres ressources disponibles et de celles détenues par ses rivaux. Ceci est un principe général. Collins estime ainsi que l'expérience subjective de la réalité est le fondement de l'action sociale ; tout le monde construit en effet son propre monde en opposition à d'autres auto-constructions de la réalité potentiellement antagonistes. Cette construction de la réalité s'effectue principalement par la communication, réelle ou imaginaire, avec d'autres personnes. Les individus détiennent donc les clés de l'identité des uns et des autres (on notera ici l'influence d'Herbert Mead, outre celle d'Erving Goffman). L'argument de base de la théorie du conflit de Collins comporte finalement trois volets que l'on peut résumer et traduire ainsi, sans prétendre l'épuiser (Stoliker *et al*, 2013)⁵ : 1. Les hommes vivent dans des mondes subjectifs auto-construits ; 2. Certains d'entre eux ont la capacité de contrôler l'expérience subjective d'un grand nombre d'individus ; 3. Cette prétention au contrôle produit des conflits. La vie sociale doit alors être fondamentalement conçue comme une lutte pour le statut dans laquelle personne ne peut vraiment se permettre d'être insensible à la puissance des autres autour de lui, sur lui. Si nous supposons que les individus utilisent leurs ressources pour en obtenir d'autres, notamment dans le but de donner la meilleure image d'eux-mêmes en toutes circonstances, alors on doit considérer que cette recherche permanente est la source de multiples conflits et donc de stratifications qui naissent de ces rapports de force.

2. SUR LE CONFLIT VIOLENT

« J'ai publié, écrit Collins, un livre en 1974 sur la théorie du conflit ; quelques années plus tard, je me suis rendu compte qu'il n'y avait pas traces de conflit dans ce livre. Il était surtout question de structures de domination. J'ai donc commencé à regarder la littérature existante sur les conflits ; j'en ai conçu un enseignement. La violence militaire a été un premier champ car il existait à ce propos un bon matériau empirique ; j'ai développé ma théorie à partir de là » (Collins, 2010b : 94). Par ce constat ironique, Collins souligne qu'il a très tôt entrepris de faire évoluer sa théorie fondatrice à partir des années 1970 jusqu'à la publication de deux livres majeurs en 2004 et en 2008. On peut à ce titre considérer qu'*Interaction Ritual Chains* (2004) condense et systématise cette évolution entamée dès les années 1980 en proposant « *une sociologie situationnelle au service d'une sociologie de l'émotion qui permettrait de passer du niveau micro- au niveau macrosociologique en s'appuyant sur une lecture particulière de Durkheim et Goffman.* » (Tremoulinas, 2005 : 16).

Dans ce projet, le conflit doit être pensé comme un processus temporel (Collins, 2011), ce qui signifie qu'il doit impérativement être situé dans des chaînes d'interactions, l'acte violent représentant une forme très limitée et rare de ce processus

5. <https://prezi.com/q-mqkxwt2q5/conflict-theory-randall-collins/>

conflictuel. Première proposition. En second lieu, il faut envisager ce processus conflictuel potentiellement violent comme essentiellement émotionnel. Comme l'explique Collins (2010b : 98), sa théorie consista initialement à essayer de rendre compte des conflits de manière plus vivante, plus matérielle, y compris dans leurs dimensions corporelles. En ce sens, il chercha très tôt à identifier les conflits violents en critiquant au passage la théorie généraliste de l'État définie comme cette institution qui monopolise la légitimité, estimant que ce paradigme n'était que trop rarement mis à l'épreuve dans la réalité. C'est pour cela que Collins tenta de dynamiser le paradigme wébérien en conceptualisant l'État comme une institution qui projette certes de monopoliser la violence, mais sans forcément y parvenir en toutes situations, sa légitimité venant en grande partie de la mesure du succès ou non de ses activités prétendant au monopole (*monopolizing* ; Collins, 2010b : 98).

Plus Collins cherchait à identifier le conflit violent, moins il y trouvait de violence. Pour ce sociologue, ce paradoxe naît de la simple observation empirique, à condition qu'elle se veuille minutieuse et qu'elle regarde les choses, les événements tels qu'ils sont. En effet, quand on scrute minutieusement les situations, on observe que les violences dans la rue sont davantage des gesticulations et des « fanfaronnades » que de la violence réelle. *A priori*, les gens ne sont pas très compétents en violence. En outre, dans toute interaction violente, il existe, indique Collins, une stratification interne fondée précisément sur la différence entre ceux qui sont compétents pour la violence et ceux qui ne le sont pas. En poussant plus loin le raisonnement, on peut dire que la violence physique dépend elle-même de la difficulté à surmonter une *domination émotionnelle* placée au cœur de toute interaction conflictuelle.

C'est pour cette raison que les microtechniques d'interaction émotionnelles sont essentielles aux yeux de Collins (2010b : 98 ; Truc, 2010) pour isoler les conditions de production de la violence. Car en y regardant de près, il est aisé de constater qu'une interaction qui bascule dans la violence répond à un rythme temporel singulier : elle surgit en un instant, le secret d'une « violence réussie » (c'est-à-dire très limitée dans le temps et dans l'usage effectif de la force) dépendant principalement de l'effet de surprise qu'elle cause et du contrôle de la séquence violente par un acteur professionnalisé (un voleur armé réussit par sa technique à cerner le bon moment pour sortir le pistolet et menacer les autres, souvent surpris et tétanisés). De la même façon, si l'on observe des vidéos de personnes qui soutiennent et s'engagent dans des bagarres, on observe qu'elles s'efforcent toujours d'imposer une domination émotionnelle de leurs adversaires. Mais quel que soit le cas de figure étudié, la question pour Collins est toujours de savoir *qui* est à l'origine de l'initiative, *qui* commande le rythme l'interaction, ce qui impose de passer par une micro-analyse des situations.

3. LA TENSION CONFRONTATIONNELLE

Le concept de *tension confrontationnelle* est l'une des découvertes importantes de Collins (Truc, 2010 : 242). Il n'en revendique pas la paternité exclusive (Collins,

2010 : 99) puisque Dave Grossman (psychologue étudiant l'armée américaine) avait déjà proposé un concept similaire en faisant valoir qu'il existe chez les êtres humains une peur innée de nuire à d'autres personnes. Collins, lui, au lieu d'insister sur la peur de nuire à autrui met davantage l'accent sur la tension qui apparaît quand des individus entrent en interaction – une idée déjà formalisée dans *Interaction Ritual Chains*, 2004 ; voir Truc, 2010 : 240). Cette tension imprègne les corps, elle intensifie le rythme cardiaque par exemple, conduisant les individus, soit à fuir soit à lutter. Mais dans une interaction sociale antagoniste, il peut se produire autre chose que la lutte ou la fuite – et cette troisième alternative est d'une importance cruciale pour Collins (2010b). En effet, si deux parties sont au même niveau de tension, une troisième alternative prend le dessus, qui est la plupart du temps ce que Collins nomme *une impasse*. La plupart des affrontements restent coincés dans cette impasse, ne débouchent sur rien, si ce n'est sur une tétanisation des acteurs pris dans cette tension confrontationnelle. D'un point de vue pratique, cela signifie que quelqu'un de compétent pour se battre maîtrise des techniques spécifiques de contrôle de cette tension conflictuelle – ou plus exactement : il est en mesure d'inverser le cours de cette tension, l'utiliser, la diriger contre ses adversaires. Pour Collins, cela ne signifie pas que de bons combattants ne ressentent aucune tension ; simplement qu'ils s'arrangent pour que le camp d'en face souffre plus qu'ils ne souffrent eux-mêmes.

4. UNE CRITIQUE DU CONCEPT DE VIOLENCE SYMBOLIQUE

Ces considérations nous semblent utiles pour l'analyse des conflits, en particulier celle des actions collectives se déroulant dans la rue, qui concentrent l'attention des publics et produisent des cadrages politiques forts. Cela constituait d'ailleurs le point de départ de notre première discussion avec Collins⁶. La question que nous nous posions concernait précisément la relation entre violence symbolique et action collective. Collins commença par considérer qu'il fallait dépasser le concept de violence symbolique, trop obscur, trop métaphorique selon lui – sauf à dire que certaines personnes sont opprimées par cette forme invisible de violence. Pour Collins, ce concept convenait tant que la violence n'avait pas été examinée en détail ; nous savons maintenant que la violence ne surgit pas aussi facilement que cela des situations et qu'il faut d'abord briser une barrière de tension conflictuelle et de peur. Au contraire, pour Collins, les sociologues qui voient de la violence partout devraient se méfier et se rendre compte que cette dernière

6. Nous avons découvert les travaux de Randall Collins par hasard lors d'une visite à Saragosse en Espagne en 2011, où Collins avait séjourné. Sur les conseils d'un collègue espagnol, nous avons lu attentivement *Interaction Ritual Chains* (2004), mais surtout *Violence* (2008). Nous avons ensuite pris contact avec lui et s'en est suivi un échange de courriers électroniques à partir de 2011 sur la question de la violence et du conflit dans le cadre notamment de la rédaction de notre Habilitation à Diriger les Recherches consacrée à la crise sociale, les questions culturelles et la violence dans les sociétés post-industrielles (Ferret, 2014b).

est en grande partie honteuse, peu glorieuse, souvent cachée dans le discours des acteurs sous une rhétorique d'honneur et de respect, ces derniers préférant s'insulter, s'admonester à distance plutôt que s'affronter physiquement.

Quelles que soient les critiques que nous avons pu faire à cette approche interactionniste radicalisée, oubliant les racines socio-historiques, les effets de socialisation à la violence, on peut reconnaître que nombre des intuitions sociologiques de Collins et notamment l'usage de ce concept de tension confrontationnelle peuvent éclairer des angles morts d'une sociologie scrutant le déclenchement et la dynamique interne d'un conflit violent – une mobilisation qui tourne à l'émeute, par exemple. Le sociologue a en effet tendance à naturaliser la séquence suivante : une expérience de l'exclusion dans un quartier défavorisé et la honte et le dommage subi, ce dernier du fait de la violence symbolique, produisent des sentiments de colère et la mobilisation d'un groupe forgé par une identité victimaire envisageant d'user de violence physique. Examinée en détail, c'est-à-dire micro-sociologiquement, cette séquence pourrait prendre une structure différente : la mobilisation de groupes de victimes ou de mouvements sociaux autour de l'expression d'une colère entraîne l'intensification du sentiment de victimisation et, dans une boucle de rétroaction, une colère croissante. Où se situe la violence physique dans cette nouvelle séquence ?

Il reste à comprendre les façons de surmonter la barrière de la tension conflictuelle et de la peur, ce qui exige de penser et de trouver des tactiques et des possibilités favorables au dépassement de cette dernière. Prenons le cas des émeutes urbaines : le choix des émeutiers d'affronter directement la police n'est pas forcément une situation favorable car elle conduit le plus souvent à des impasses. Et lorsque la violence surgit dans le conflit, on voit bien que les tactiques de ces émeutiers ne sont pas improvisées dans le cours de l'affrontement mais qu'elles répondent à des expériences cadrées. Toujours dans le cas d'une violence de rue (Ferret, 2012, 2014a), où les voitures sont incendiées, les transports publics attaqués, quand la police arrive, les policiers sont la plupart du temps évités ou défiés à distance, de telle sorte que la vague de coups échangés, laisse derrière elle ce que Collins appelle un *sillage d'expressions symboliques de colère*. Il serait intéressant à l'avenir de cerner empiriquement ce que pensent les émeutiers – ainsi que les acteurs neutres dans ces émeutes, car il semble que seule une faible proportion d'individus agissant dans ces situations soient des « militants de la violence » – à la suite de telles explosions sociales. Ressentent-ils une satisfaction en considérant que c'est-là une victoire symbolique ?

C'est dans la foulée de cette interrogation que s'inscrit le projet de cette discussion. Nous voulions d'abord resituer la théorie collinsienne du conflit social et de la violence – les deux étant intimement liées d'ailleurs – dans la généalogie des théories classiques en sociologie. Nous souhaitions revenir avec Collins sur les raisons de sa « rupture interactionniste radicale ». Mais nous voulions surtout en venir aux développements les plus récents de sa théorie (Collins, 2011, 2012) à notre sens bien trop ignorés en France en intégrant des questions reliées à la thématique de ce dossier. Cet entretien se clôt en élargissant le propos à propos du numérique, une réalité sociale nouvelle et incontournable, même sans adhérer aveuglément à l'utopie digitale.

RÉFÉRENCES

- BUTON François (2011), « Microsociologie de la violence », *La Vie des idées*, 17 novembre 2011 : <http://www.laviedesidees.fr/Microsociologie-de-la-violence.html>
- COLLINS Randall (1975), *Conflict Sociology : Toward an Explanatory Science*, New York : Academic Press.
- COLLINS Randall (1998), *The Sociology of Philosophies : A Global Theory of Intellectual Change*, Cambridge : Harvard University Press.
- COLLINS Randall (2004), *Interaction Ritual Chains*, Princeton University Press.
- COLLINS Randall (2008), *Violence : A Micro-Sociological Theory*, Princeton University Press.
- COLLINS Randall (2010a), *Conflict Sociology : A Sociological Classic Updated. Abridged and updated*, Stephen K. Sanderson, Boulder : Paradigm Publishers.
- COLLINS Randall (2010b), « In Conversation with the American Sociological Association President : Randall Collins on Emotions, Violence, and Interactionist Sociology », *Canadian Review of Sociology*, 46, p. 93-101.
- COLLINS Randall (2011), « Presidential Address, American Sociological Association, C-Escalation and D-Escalation : A Theory of the Time-Dynamics of Conflict » : http://videoarchive.asanet.org/presentations/asavegas2011_awards.html
- COLLINS Randall (2012), « C-Escalation and D-escalation : A Theory of the Time-Dynamics of Conflict », *American Sociological Review*, 77, p. 1-20.
- DELMAS Corinne (2012), « La violence, phénomène situationnel ? », *Espaces Temps.net*. <http://www.espacestemp.net/articles/la-violence-phenomene-situationnel/>
- FERRET Jérôme (2012), « Crise sociale, question nationale et violence urbaine. Retour sur la mystérieuse *Kale Borroka* en Espagne/Crisis social, cuestión nacional y violencia urbana. La misteriosa *Kale Borroka* en España ? », *Papeles del CEIC*. <http://www.ehu.es/ojs/index.php/papelesCEIC/article/view/12457>.
- FERRET Jérôme (2014a), « Young radical nationalists : Prisoners of their own myth ? The case of the *Kale Borroka* in the Spanish Basque Country », *Current Sociology*, 62, p. 1017-1035.
- FERRET Jérôme (2014b), *Crise sociale, question nationale et violence dans les sociétés contemporaines occidentales, mémoire HDR*, EHESS. <http://actualites.ehess.fr/nouvelle6365.html>
- KLINGER Myriam et Sébastien SCHEHR (2014), « Dynamiques sociales et conflictuelles en situation », dans Myriam KLINGER et Sébastien SCHEHR (dir.), *Les dynamiques sociales et leurs conflits : mobilisations, régulations, représentations*, Université de Savoie, Chambéry, p. 173-179.
- TREMOULINAS Alexis (2005), « Interaction Ritual Chains de Randall Collins », *Revue Française de Sociologie*, 46-2, p. 377-381.
- TRUC Jérôme (2010), « La violence en situations. Entretien avec Randall Collins », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 19 | 2010. <http://traces.revues.org/4930> ; DOI : 10.4000/traces.4930
- WIEWIORKA Michel (2013), « Social Conflict », *Current Sociology*, 61, p. 696-713.